

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



La crise de l'album au Québec

Édith Madore

Volume 16, Number 2, Fall 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12299ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Madore, É. (1993). La crise de l'album au Québec. *Lurelu*, 16(2), 37–38.

LA CRISE DE L'ALBUM au Québec

Depuis quelques années, les professionnels du milieu du livre jeunesse au Québec s'apitoient sur le sort réservé à l'album, qui aurait tendance à disparaître, selon eux. Pourquoi dit-on qu'il ne se fait plus d'albums au Québec?

Depuis le milieu des années quatre-vingt, le nombre des collections d'albums diminue. Alors qu'une douzaine d'éditeurs publiaient de l'album au Québec à la fin des années soixante-dix, à peine cinq éditeurs relèvent le défi actuellement (Héritage, La Courte Échelle, Chouette, Michel Quintin, Raton Laveur). Ces cinq maisons produisent chacune de quatre à six titres annuellement (originaux, en français). Les autres éditeurs qui publient de l'album le font sporadiquement et en très faible quantité, comme Pierre Tisseyre, qui a décidé de ne publier qu'un album par année, au lieu des quatre titres habituels.

La situation florissante de l'album au cours des années soixante-dix

Les nouveaux auteurs jeunesse des années soixante-dix sont des concepteurs d'albums (Ginette Anfousse, Christiane Duchesne, Louise Pomminville, Rita Scalabrini) ou fonctionnent par tandems – écrivain-illustrateur (Henriette Major et Claude Lafortune, Marie-Francine Hébert et Tibo, Bertrand Gauthier et Marie-Louise Gay, Robert Soulières et Michèle Lemieux, Raymond Plante et Roger Paré). Bref, la nouvelle génération d'auteurs jeunesse des années soixante-dix s'exprimait par le biais de l'album, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

Les éditeurs des années soixante-dix leur donnaient la parole en publiant abondamment de l'album. Les Éditions Paulines possédaient plus d'une vingtaine de collections d'albums jeunesse, qu'elles ont abandonnées complètement en 1985. Les Éditions Québec/Amérique ont également cessé la publication de leurs albums (cinq ou six collections) mais plus graduellement, à partir de 1982, dès la sortie de leurs romans pour préadolescents. La Courte Échelle (1975), qui avait été fondée pour éditer de l'album, lance ses collections de romans dix ans plus tard et axe ses énergies sur ce dernier choix. Quoique toujours présent, l'album tient maintenant une seconde place. Plusieurs éditeurs pour adultes ont publié de l'album (Pierre Tisseyre, Stanké, HMH, Leméac...) au cours des années soixante-dix. Et d'autres maisons qui pro-

duisaient autrefois de l'album (Éducation Nouvelle, CPP) n'existent plus ou ne publient plus du tout de livres jeunesse. Même la maison Ovale (1980) s'est retirée après dix fructueuses années d'existence.

On constate que les années 1975 à 1985 ont fait une large place à l'album au sein de la production jeunesse. Mais le milieu des années quatre-vingt a modifié le paysage littéraire et on remarque la percée de nombreux nouveaux illustrateurs québécois qui n'ont plus de débouchés pour exploiter leurs talents au Québec et qui se dirigent alors vers les marchés étrangers¹.

Déclin de l'album depuis le milieu des années quatre-vingt?

Y a-t-il réellement une crise? Les éditeurs interrogés n'en sont pas si certains. Quelques-uns d'entre eux vont même nier qu'il y ait un déclin de l'album, alléguant qu'il s'agit là d'un faux problème. En fait, la perception de la crise de l'album au Québec varie selon le point de vue (voire selon la production) des différents éditeurs.

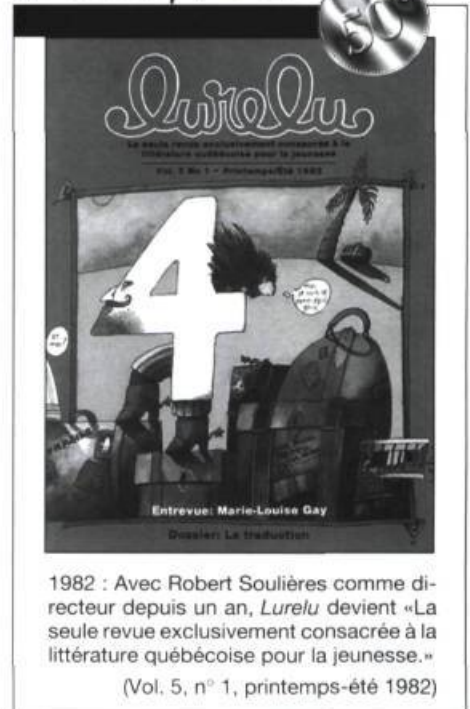
Tout en haut de la liste noire, la réimpression, la coédition, la vente sur les marchés étrangers et l'écoulement des premiers tirages d'albums s'avèrent problématiques. Il est difficile de vendre les premiers tirages. Ceux-ci devraient normalement s'écouler en deux ou trois ans (ce que le roman réussit à faire, lui), mais les éditeurs restent souvent pris cinq ou six ans avec leurs stocks non écoulés. Robert Soulières (directeur aux Éditions Pierre Tisseyre) situe le problème du côté des acheteurs. Les productions étrangères se vendent bien parce qu'elles affichent un bas prix. Au Québec, les tirages sont faibles, et les prix plus élevés par conséquent. Le directeur des relations publiques aux Éditions Héritage Francesco Ferri n'identifie pas de problème propre à l'album. La maison fait de la traduction en nombre imposant. Seulement en 1992 et en 1993, son catalogue contient quatre-vingts albums illustrés, productions étrangères, québécoises et traductions confondues. Et les albums de Marie-Louise Gay sont continuellement en réimpression.

Le facteur économique joue donc un rôle très important. Quelques éditeurs situent même ce problème complexe dans un contexte mondial. Bertrand Gauthier, président des Éditions La Courte Échelle, estime qu'il y a beaucoup d'albums sur le marché

actuellement. Pour lui, il n'y a tout simplement pas de déclin de l'album mais un «déplacement du marché». Avec la montée de l'ouvrage documentaire accessible à prix modique, l'album subit de la compétition, sans compter la concurrence que lui livre le premier roman, qui vise le même groupe d'âge que l'album. Robert Soulières pointe directement du doigt l'arrivée du roman ainsi que le prix élevé de l'album, qui se lit en dix minutes. Pour les parents, l'investissement ne vaudrait pas le coup, comparativement au premier roman qui représente plus de temps de lecture, et qui s'adresse aux jeunes du même âge, soit sept à neuf ans.

La chute des ventes entre aussi en ligne de compte. Selon l'éditeur Michel Quintin, on parle de déclin de l'album parce qu'on compare celui-ci au roman. Mais il est toutefois vrai que la production d'albums chez Michel Quintin a chuté de 50 à 60 % selon l'avis du principal intéressé. Ce qui n'est pas négligeable... Et que l'éditeur entend aussi profiter du nouveau marché ouvert par le roman jeunesse. Il a ainsi ouvert un créneau pouvant rejoindre les jeunes de huit à seize ans. Mais il n'est pas question pour autant d'abandonner l'album documentaire, un créneau très précis comparativement à l'album de fiction.

En ce temps-là...



1982 : Avec Robert Soulières comme directeur depuis un an, *Lurelu* devient «La seule revue exclusivement consacrée à la littérature québécoise pour la jeunesse.» (Vol. 5, n° 1, printemps-été 1982)



La collection Libellule lance son "double" concours littéraire

- 1) **Concours amateur**
Critère: Le participant ne doit jamais avoir publié de livre.
- 2) **Concours Professionnel**
Critère: Le participant peut avoir déjà publié un ou plusieurs livres.

"RÈGLEMENTS"

Présenter un roman pour les jeunes de 7 à 10 ans;

Le texte doit contenir 25 pages dactylographiées à double interligne; Les éditions Héritage ne retournent pas les textes et ne s'engagent pas à les commenter;

La date limite pour participer est le 31 décembre 1993;

Faire parvenir son texte à:
Concours Libellule

Les éditions Héritage inc.
300, rue Arran
Saint-Lambert (Québec)
J4R 1K5

"LES PRIX"

Le meilleur texte dans chaque catégorie sera publié dans la collection Libellule;
L'auteur(e) de chaque texte primé recevra 250\$.

"LE JURY"

Selon la quantité ou la qualité des textes reçus, le jury peut décider de ne pas accorder de prix;

La décision du jury est sans appel.



Christine L'Heureux, éditrice aux Éditions Chouette, n'a pas l'impression d'un déclin mais d'une constance, c'est-à-dire que les ventes demeurent très faibles. Mais le plus grave problème selon elle est qu'il n'y a pas de persévérance de la part des éditeurs pour stimuler ce marché. Elle note plutôt un désintérêt, et peu d'efforts pour créer un univers original dans l'album.

L'album au Québec : un choix culturel peu rentable?

L'album n'est évidemment pas rentable si on le compare au roman. Mais la rentabilité aux Éditions du Raton Laveur n'est pas une nécessité; ne reposant pas sur une grosse infrastructure, la maison vit de façon artisanale. Si Michel Luppens persiste dans cette voie si peu rentable (il ne produit que de l'album), c'est que le concept texte et illustration lui plaît. Se disant très visuel, il avoue qu'il s'agit d'un choix personnel.

Pour Bertrand Gauthier, un album ne peut être rentable que sur le plan international. Pour lui, le marché de base est devenu mondial. Il n'est certes pas rentable pour les créateurs de faire de l'album au Québec. De 1975 à 1985, il remarquait un bon équilibre entre l'offre et la demande. Mais, aujourd'hui, les illustrateurs sont très nombreux et cet énorme potentiel reste inutilisé.

Cependant, le bébé-livre semble offrir une avenue intéressante. Christine L'Heureux admet que le tirage de ses albums destinés aux trois à huit ans n'a pas fonctionné, tandis que le bébé-livre destiné aux zéro à trois ans est plus que rentable. Et c'est dans cette voie que la maison persévère.

Des solutions pour relancer l'album?

«Les donner! Pendant deux ans!» s'exclame Robert Soulières. Blague à part, les solutions recueillies par les éditeurs sont nombreuses. Baisser le prix de vente est la dernière trouvaille de La Courte Échelle. Leurs albums passent donc de 7,95 \$ à 4,95 \$. «Il faut redonner aux gens le goût d'acheter des albums de fiction. En baissant les prix pour rejoindre le public (parce que l'éditeur ne peut se fier aux marchés scolaires et des bibliothèques), mais aussi en concevant des albums expressément pour les enfants et non pour flatter le goût des adultes.» Mais la baisse des prix ne constitue pas l'unique solution : il faut aussi développer la vente de droits à l'international pour stimuler les auteurs. Trouver des débouchés. Sans cesse. Et La Courte Échelle commence à produire du bébé-livre, une toute nouvelle série qui sera fabriquée entièrement au Québec. Outre les nouveautés à promouvoir, il faut aussi faire vivre le fonds d'albums, ce qui assure une stabilité du marché.

Christine L'Heureux voit plusieurs solutions au fameux problème de rentabilité. Entre autres, viser les marchés local et inter-

national. Établir un réseau de distribution et de diffusion plus large. Et miser sur la qualité, sans relâche.

Depuis deux ans, les ventes hors-Québec et les clubs de livres offrent un nouveau débouché aux Éditions Michel Quintin. Le marché canadien-anglais représente un plus vaste tirage. Et Michel Quintin est bien implanté dans le réseau scolaire. La situation de cet éditeur est très différente puisque l'album documentaire a beaucoup plus de facilité que l'album de fiction à pénétrer le marché des écoles. Cela ne l'empêche pas de chercher de nouveaux marchés : les albums à couverture rigide lui permettent de percer le marché européen, et ceux à couverture souple, celui d'ici.

Le mot de la fin...

Les éditeurs reconnaissent la faible rentabilité de l'album. Même si certains nient la crise de l'album, les solutions apportées par eux ne manquent pourtant pas. La période d'ajustement terminée, nous pourrions vérifier si elles ont été effectivement appliquées... L'intérêt est-il vraiment là? Une histoire à suivre pour les prochaines années. **Q**

Note

1. Comme les statistiques isolant la production d'albums jeunesse des autres productions pour la jeunesse sont inexistantes (tant à Statistique Canada que dans la brochure *Statistiques de l'édition au Québec*, publiée par la BNQ), je me suis basée sur les interviews des éditeurs, les catalogues des éditeurs et ceux de Communication-Jeunesse pour fournir ces données.

En ce temps-là...



... Raymond Plante et Daniel Sernine portaient la barbe.

(Vol. 9, n° 1, printemps-été 1986;
vol. 5, n° 2, automne 1982)